

# Louis Chappuis : 1860-1929

Autor(en): **Sautebin, Hippolyte**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **46 (1942)**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555242>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LOUIS CHAPPUIS

1860 — 1929

par HIPPOLYTE SAUTEBIN, anc. professeur

---

## A. SA VIE

La Prévôté est à l'honneur aujourd'hui, puisqu'elle reçoit les émulateurs jurassiens ; et elle a tenu à célébrer tout spécialement ses musiciens. Idée charmante, dont il faut féliciter les organes directeurs de la section de Moutier.

Mais avant de m'acquitter de la tâche qui m'a été confiée et que j'ai acceptée avec un grand plaisir, je vous prie de vous transporter en pensée à Delémont et de diriger vos regards vers l'Orient, par-dessus la plaine de Courroux : la vallée semble s'arrêter aux contreforts qui s'élèvent dans le voisinage de Vicques. Mais mettons-nous en chemin ; parvenus au sortir de ce village, nous entrons dans le petit défilé de Recolaine ; et, la porte franchie, nous voyons tout à coup s'ouvrir un nouvel espace, s'étaler à nos yeux un petit monde à part (et de fait, administrativement séparé du précédent), avec ses villages, ses vergers, ses collines, ses prairies, ses champs : le Val Terbi. Derrière nous, la Vallée de Delémont a disparu. Une route blanche relie, comme un fil, les trois villages de Courchapoix, Corban, Mervelier, qui se succèdent à la queue leu-leu. Les montagnes au nord, à l'est et au sud, dont les pentes boisées s'inclinent doucement, forment comme les gradins géants de ce large amphithéâtre tout verdoyant. On se sent là bien chez soi, loin des grandes voies de communication. Le paysage est empreint d'une poésie douce, propre à toucher singulièrement les âmes sensibles.

Tout au fond, en avant des gorges de la Scheulte, marquées par deux hautes parois de rochers, est situé Mervelier, enfoui dans ses vergers plantureux et gardé par le clocher élancé de son église.

C'est là qu'est né, le 3 avril 1860, Louis Chappuis, fils de Pierre Chappuis, maire et officier d'état civil de la commune, propriétaire du café de l'« Ours », bien connu par sa bonne cuisine. Le petit garçon coula une enfance heureuse dans cette maison cossue, aux nombreux locaux, avec des recoins propices aux ébats puérils ; tout auprès, un grand verger aux arbres vigoureux, offrant aussi mille ressources au dynamisme et au bonheur des petits enfants ; de l'autre côté, formant la limite de la propriété, le lit de la Scheulte, où il faisait bon courir et gambader pieds nus.

Le jeune Louis s'attacha pour la vie à ce home familial. Il partageait avec son frère aîné les occupations et les jeux de son enfance ; il en avait gardé dans sa mémoire fidèle des souvenirs heureux, qu'il aimait à rappeler. Ses escapades fréquentes dans les belles forêts voisines, ses gentilles flâneries le long de la rivière bordée de grands saules et ses parties de pêche lui révélèrent le charme mystérieux de la nature, qui demeura sa grande amie. Il s'est ébattu parmi les prairies, sur les coteaux ; il a grimpé aux rochers, il a écouté les murmures du torrent dans les jolies gorges de la Scheulte ; il s'est extasié aux chants des oiseaux, dont il devint un fin connaisseur et un admirateur.

Mervelier, comme toute localité de quelque importance, avait sa fanfare. Le local de celle-ci se trouvait au café de l'« Ours ». Le jeune Chappuis eut ainsi, dès l'âge le plus tendre, l'avantage de s'endormir, les soirs de répétition, bercé par la musique de cette société. Oh ! sans doute, pas toujours du grand art ! Mais ces auditions, jointes à des dons d'hérédité, eurent, à son propre avis, une influence heureuse sur le développement de son goût pour la musique. Quand il fut assez grand, il essaya de jouer de ces instruments abandonnés parfois dans le local, entre deux répétitions. Tant et si bien qu'il apprit de bonne heure à s'en servir et que dès l'âge de douze, treize ans, il fut capable de remplacer, au pied levé, tel membre empêché d'assister à la répétition de la fanfare, — promu ainsi au rôle de « bouche-trou », comme il disait, fonction des plus honorables et tout à fait exceptionnelle pour un petit bonhomme de son âge. La musique fanfare le passionna toute sa vie, ainsi que nous le verrons. C'est comme trompette de bataillon qu'il servit la patrie. Je l'ai vu encore se rendre aux inspections d'armes à Porrentruy, son baryton militaire bien astiqué accroché à l'épaule.

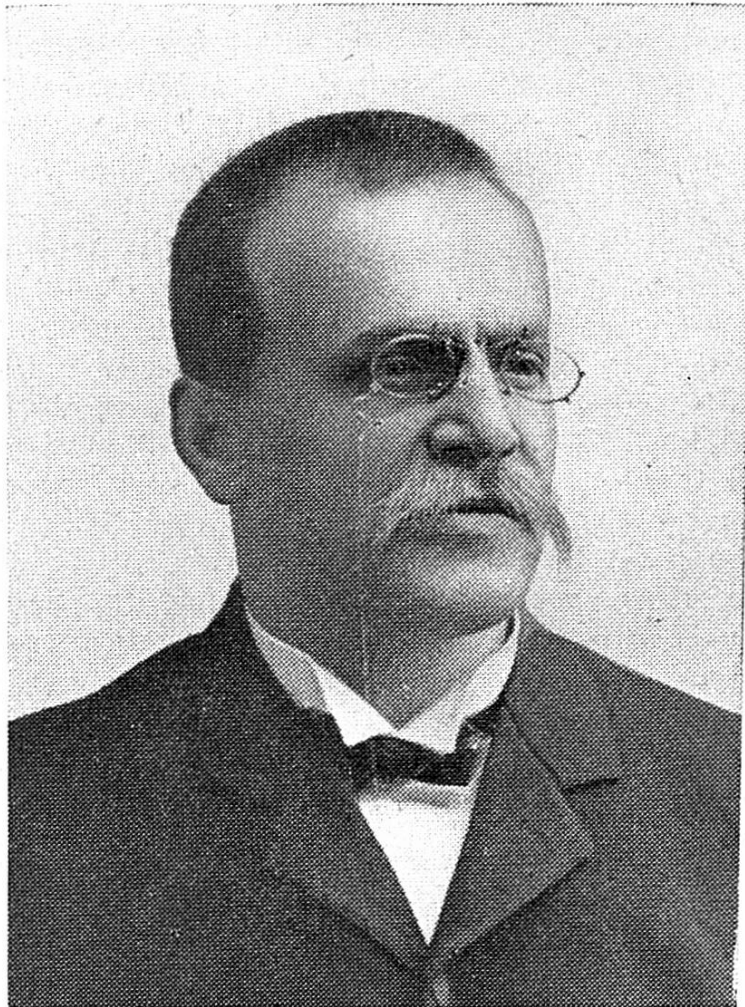
Le chant était devenu, on s'en doute, une de ses branches favorites à l'école. Il aimait la musique sacrée à l'église et il fut admis de bonne heure à faire sa partie dans la société de Sainte-Cécile.

Il commença à jouer du piano, et fit des progrès rapides ; et avec la permission de M. le curé, il s'essaya à l'orgue (il devait le pratiquer beaucoup par la suite : il en jouait en grand artiste).

C'est ainsi qu'en vivant sa vie de brave petit campagnard et d'écolier docile et appliqué, son âme et son cœur s'ouvrirent aux mystères et aux joies de la musique. Poussé par une vocation irrésistible, il put et sut profiter de toutes les occasions qui s'offrirent à lui de cultiver ses dons musicaux. Il était marqué par le destin pour jouir de ce privilège merveilleux de pouvoir, quand l'inspiration venait le visiter, s'élever bien haut, par-dessus les misères et les mesquineries de la vie, dans les sphères enchantées de l'art.

Son caractère se forma, en même temps, selon les principes d'une foi solide et agissante. Droiture, modestie, bonté en furent de tout temps les vertus primordiales.

Et l'âge vint où il fallut songer à une vocation. Son choix se porta sur l'enseignement. Ayant réussi l'examen d'admission, il fut reçu à l'Ecole normale de Porrentruy au printemps 1876.



*Louis Chappuis*

Il y fut un bon élève et se fit aimer de ses maîtres et de tous ses condisciples. Voici en quels termes s'exprime à son sujet le dernier survivant de sa série, M. Emmanuel Farron, instituteur retraité, à Tavannes, qui a bien voulu me donner ces précieux renseignements dans une lettre charmante, dont je le remercie :

« Je garde de lui le meilleur souvenir. C'était, je m'en souviens, un bon et loyal camarade, un excellent caractère. J'entends encore sa voix, et surtout son rire franc, plein et sonore, qui n'avait jamais rien de moqueur ni de méchant. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il lui eût été possible d'être méchant. » (Quel beau certificat ! et si vrai !)

« Fort bien doué, Louis Chappuis faisait sans beaucoup de peine ses études de futur instituteur, mais il gardait une bonhomie, qui avait parfois quelque chose de naïf et d'enfantin, et lui inspirait



des réflexions, souvent d'un drôle achevé, qui nous amusaient bien et dont il était le premier à rire. »

On le surprenait assez souvent à rêver. Était-ce la muse qui le visitait ? quelque mélodie qui s'ébauchait dans sa tête ? Sans nul doute, car ses distractions (et je lui en connus depuis de fréquentes) n'avaient jamais rien de prémédité, ni de blessant pour son entourage. Elles étaient si spontanées et si comiques parfois, et il s'en confessait avec tant de bonne grâce, qu'on s'en amusait gentiment, d'autant qu'on les sentait dues à sa nature d'artiste.

« Au point de vue de l'art, nous dit encore M. Farron, Louis Chappuis était, de beaucoup le mieux doué. Il dessinait joliment et révélait surtout de vrais dons de musicien... Je me rappelle qu'il nous émerveillait en jouant : « Les Cloches du monastère », « La Prière d'une vierge », « Le Lac de Côme », « Le bleu Danube » et tant d'autres morceaux de ce genre. » (Les grands succès de l'époque, qui font, naturellement, sourire les jeunes d'aujourd'hui... et les vieux, d'ailleurs, aussi quelque peu ! On évolue, sans aller jusqu'au jazz « swing » endiablé.)

« Je n'imaginais pas, ajoute modestement M. Farron, des harmonies supérieures à celles-là, et quand Chappuis, avec sa sincérité habituelle, nous affirmait que son frère jouait beaucoup mieux que lui, je me disais que ce frère devait, comme artiste, atteindre à une hauteur vertigineuse. »

Voici comment M. Farron, à une réunion de série, évoqua en vers (je n'en puis citer que quelques-uns !) le temps de leurs études :

*C'était à l'époque paisible  
Où le moteur n'existait pas.  
Il était encore possible  
De croire au bonheur ici-bas.*

*Sans danger on levait la tête.  
Gris ou bleu, le ciel était beau.  
Dans ce firmament des poètes,  
Il ne volait que des oiseaux...*

*Ainsi, nous fîmes nos études  
En parfaite sérénité,  
Bûcheurs, un peu, par habitude,  
Et sobres, par nécessité.*

Et puis, ce mot d'ordre, que lui, M. Farron, et Chappuis furent les tout premiers à observer à la lettre :

*Obscurs acteurs du drame immense,  
Répondons, nous, à pleine main,  
Notre part de bonne semence  
Dans ce sol qu'est tout cœur humain.*

*Semons sans trêve, sans relâche :  
Le plus beau triomphe, après tout,  
C'est d'avoir accompli sa tâche  
Et fait son devoir jusqu'au bout.*

Le professeur de musique de l'Ecole normale était le maestro Samuel Neuenschwander, excellemment doué et habile compositeur<sup>1</sup>, qui prit Louis Chappuis en affection et fut pour lui un animateur. Il lui enseigna l'harmonie et la composition.

Chappuis obtint son brevet d'instituteur en 1880 et fut immédiatement élu dans son propre village. Il ne demandait pas mieux. Aussi prit-il sa tâche à cœur. Et il fut heureux de déployer en même temps l'activité musicale qu'il rêvait : il fut directeur de sa vieille amie, la fanfare, de la société de chant et organiste. Il composa ou arrangea des hymnes et des messes pour l'église, des chants pour le chœur d'hommes, des marches pour la fanfare : sa véritable carrière commençait.

Il sut gagner la sympathie de toute la population par son caractère affable, ses manières dénuées de toute afféterie, sa spontanéité, une sorte d'ingénuité, à certains moments, qui témoignait de sa foncière honnêteté.

Le voici au naturel dans une petite histoire, que je ne résiste point au plaisir de conter.

Il faut dire d'abord qu'il était doué d'un penchant invincible au sommeil, quand l'heure de dormir était là, comme le bon Père de la Part-Dieu, vous vous souvenez : « Le merle sifflait, le coq chantait, le carillon carillonnait... et le moine ronflait. » Il eût fallu un cataclysme pour le réveiller.

Or, un soir de synode des instituteurs du district au chef-lieu (pour rien au monde, en Prévôtois cent pour cent, il ne l'eût manqué !), il n'arriva qu'assez tard dans la nuit au domicile paternel. Tout le monde dormait dans la maison.

Il entra à pas de loup au café, et mis en appétit par la longue course à pied qu'il venait de faire, il eut l'idée de se cuire des œufs « au plat » avant d'aller au lit. Il s'installa à une table, les œufs mijotant sur une lampe à alcool, une chopine de vin blanc et une miche de pain posées à côté. Mais tout à coup, le sommeil devenant plus impérieux que la faim, il s'endormit dur comme roc, les coudes appuyés sur la table.

---

<sup>1</sup> Auteur de nombreux chœurs et de cantates (celle, par exemple, très belle, du Congrès des Instituteurs de la Suisse romande en 1886, à Porrentruy). Un de ses chefs-d'œuvre est le « Serment du Grütli », composé lors de mon séjour à l'Ecole normale et chanté pour la première fois par les élèves de l'école. Je l'entendis, avec beaucoup d'émotion, exécuter par la grande Chorale de Lausanne, devant vingt mille personnes, pour le 650<sup>me</sup> anniversaire de la Confédération, sur la place de la Riponne, lors de la superbe cérémonie lausannoise, le 1<sup>er</sup> août 1941. — (H. S.)

Le hasard voulut que le gendarme fît justement sa tournée nocturne. Il vit de loin la lueur intempestive qui sortait du café de l'« Ours » et s'en approcha hâtivement. Il sourit à la vue du spectacle amusant qui lui apparut. Il n'était point question ici de verbaliser ; son parti fut vite pris : il tâta les guichets ; l'un, mal fermé, céda sous la pression de sa main ; et passant le bras, il ouvrit la fenêtre, entra, s'avança doucement. Et comme les œufs étaient cuits à point, il éteignit la lampe à alcool, s'assit en face du dormeur, dégusta avec délices ce petit réveillon inespéré, vida la chopine de vin, s'essuya les moustaches, souhaita *in petto* une bonne nuit au dormeur, éteignit la lampe à suspension ; une fois dehors, il referma la fenêtre et s'en fut, tout heureux de cette bonne aubaine... sans trop souffrir en sa conscience de gendarme d'un bon tour que des moralistes sévères eussent pu qualifier d'un autre nom. Mais on était entre amis... et tout s'arrangerait plus tard.

Le plus plaisant de l'histoire, c'est qu'à son réveil (l'aube commençait à poindre), Chappuis, encore à moitié endormi, tout étonné de se trouver là, voyant la lampe à alcool éteinte, son plat et sa chopine vides, crut de bonne foi avoir réveillé avant de s'endormir et alla se coucher dans sa chambre. Les jours suivants, sans se trahir, le gendarme lui demandait d'un air goguenard, quand il le rencontrait : « Ils étaient bons, ces œufs ? » ; mais Chappuis n'y comprenait rien, naturellement, jusqu'au jour où le gendarme lui avoua sa joyeuse farce, dont notre ami rit de bon cœur.

Comment celui-ci put-il se résoudre à quitter son cher village ? Son désir de perfectionnement dut être bien fort. L'exemple de son aîné, qui avait commencé sa théologie au séminaire, y fut sans doute aussi pour quelque chose. Le fait est qu'en 1884, il démissionna de son poste d'instituteur en vue de préparer l'examen du brevet secondaire.

Il étudia pendant quatre semestres aux Universités de Berne et de Iéna. Il en profita pour fréquenter les conservatoires de ces deux villes. On se représente le développement que lui valut aussi, doué comme il l'était et avec la culture qu'il possédait déjà, l'audition des nombreux concerts et opéras auxquels il assistait régulièrement. Il gardait de Iéna ce souvenir : le chant de la « Marseillaise », après minuit, en pleine rue, à une époque encore toute proche de 1870, — production musicale dont le succès s'affirma, pour lui et ses amis romands, en fête ce soir-là, par une volée de coups de canne, hommage trop tangible des agents de police accourus en vitesse du poste voisin, ce qui amena la dispersion non moins rapide du groupe des chanteurs francophiles. Chappuis y perdit son chapeau et son lorgnon.

Il subit l'examen du brevet secondaire avec succès. Il débuta à Vendlincourt, où il organisa, avec son camarade de classe Gustave



Vauclair, l'école secondaire nouvellement fondée. C'est là qu'il trouva la bonne compagne de sa vie ; la riante Ajoie sera désormais dans son cœur une rivale redoutable de la Prévôté. Mais la musique, on le devine, y tint sa place habituelle. Quelques compositions marquent cette époque. Il organisa un petit chœur mixte, qui chantait avec beaucoup de sentiment et de finesse et fut très remarqué, entre autre, à la Fête jurassienne de chant à Neuveville, en 1890, avec un chant composé par son directeur.

Chappuis demeura cinq ans dans le grand village ajoulot ; puis il s'évada vers les hauteurs franc-montagnardes. Il remplaça, à l'école secondaire de Saignelégier, l'éminent pédagogue Juncker, nommé proviseur du collège de Delémont. Il accepta la direction d'une fanfare, amenée bientôt à un beau développement musical. Son talent de chef et de compositeur attira l'attention des connaisseurs. Il commença à jouir, auprès des sociétés jurassiennes, d'une réputation qui se traduisit par des demandes de composition de pièces ou d'arrangements de partitions.

Il y avait deux fanfares à Saignelégier : la musique sacrée et la « sacrée » musique, comme on disait là-haut. La sienne était la seconde. Elle avait la spécialité de compter parmi ses membres un père avec ses cinq fils, tous bons musiciens. Il y était très attaché. Comme il préparait un concours avec elle, lorsqu'il fut nommé à Porrentruy, il trouva tout naturel de continuer sa direction pour achever la mise au point de la pièce de concours et fit plus d'une fois, à pied, par-dessus le Mont-Terrible et le Clos-du-Doubs, le trajet Porrentruy-Saignelégier. Un beau laurier en fut la récompense.

C'est en 1896 qu'il fut nommé par le gouvernement bernois professeur de chant et de musique à l'Ecole cantonale de Porrentruy et maître d'allemand dans les classes inférieures, en même temps que l'auteur de ces pages comme maître de français, d'où naquit une amitié que la mort seule allait briser.

Sa fructueuse activité à Porrentruy et dans le Jura durant trente-deux ans vit encore dans le souvenir de beaucoup de Jura-siens. Il parcourut une carrière musicale sans précédent chez nous. Maître de chant et de musique, directeur de l'orchestre de l'Ecole cantonale, il accepta et assumait longtemps la direction de la Fanfare municipale de Porrentruy. On admirait les voix fraîches et argentines de ses jeunes élèves du collège. Quant à la fanfare, elle devint l'une des meilleures du Jura. Les rues de la vieille cité retentirent souvent, lors de manifestations publiques, des marches entraînantes jouées par cette société, une belle cohorte, en ce temps-là, de quarante à cinquante musiciens ; ses concerts annuels étaient fort courus. Chappuis se donnait beaucoup de peine pour arranger lui-même les partitions de chaque pupitre ; il y passait une bonne partie de ses grandes vacances, assis à son piano, couvrant de petites



notes soignées, écrites au crayon, des pages et des pages de papier à musique, que son épouse, avec une grande habileté, recopiait dans les carnets des musiciens. Les progrès de la Fanfare municipale, sous une direction aussi experte et dévouée furent tels, qu'en 1906, à la Fête cantonale de musique, à Interlaken, elle conquiert, parmi environ deux cents concurrentes, la première couronne de laurier en 1<sup>re</sup> catégorie, avec l'ouverture de « Roméo et Juliette », de Rossini, comme pièce de concours. C'est pourquoi la Société cantonale confia à Porrentruy l'honneur d'organiser la fête suivante, qui eut lieu en 1908, avec Louis Chappuis comme directeur général.

Ce fut une manifestation grandiose. Les pièces de concours jouées à la cantine, et les morceaux d'ensemble, exécutés en plein air, constituèrent des concerts fort goûtés des populations accourues de toutes parts, même de la frontière française.

Le Comité d'organisation avait décidé la représentation d'un « Festival » ; il avait chargé le soussigné, Hippolyte Sautebin, alors directeur de l'école secondaire de Moutier, de préparer un projet, qui fut agréé ; le sujet en était la « Réunion du Jura au canton de Berne ». Le texte en vers et les plans des jeux de scène terminés (la pièce comportait trois tableaux, plus un défilé de groupes symbolisant les industries jurassiennes), la musique en avait été confiée à Louis Chappuis, pour le premier et le troisième tableaux ; à James Juillerat, pour le deuxième.

La première représentation eut lieu le soir de la fête sur la vaste scène de la cantine. Quatre à cinq cents acteurs, chanteurs et figurants costumés y prirent part. Une foule énorme envahit le grand hall pour voir ce spectacle. La musique de nos deux artistes prévôtois eut beaucoup de succès. Chappuis vécut ce jour-là un véritable triomphe comme directeur général de la fête et auteur principal de la musique du Festival : sa modestie fut mise à une rude épreuve. Le Festival eut six représentations, dont la dernière pour les écoliers de la région.

Mais revenons en arrière. — Vers 1900, Louis Chappuis fonda avec le soussigné et quelques autres amateurs de musique qui se joignirent à eux, l'« Orchestre de la Ville », bientôt l'une des sociétés favorites du public bruntrutain. Ses nombreux concerts occupèrent (et occupent encore) une place honorable dans la vie musicale de la cité. Chappuis s'y attacha et s'y dévoua autant qu'à sa fanfare. Il y tint, avec un égal talent, la baguette directoriale jusqu'au moment où la maladie la fit tomber de sa main.

Il faut placer aussi vers la même époque, c'est-à-dire au début du siècle, un très gros travail qu'il assumait à la suite d'un concours organisé par la Commission jurassienne des moyens d'enseignement : l'élaboration de nouveaux manuels de chant pour les écoles du Jura. Ainsi parurent « Le petit Chanteur » et « Notre Drapeau », intro-

duits dans toutes nos classes par décret de la Direction de l'Instruction publique et qui servirent à bien des générations d'écoliers.

Sans nuire aux autres branches de son activité musicale, Chappuis se voua de plus en plus, avec une prédilection marquée, à la composition, où il affirma toujours davantage sa maîtrise, servie par un cœur sensible aux harmonies mystérieuses de la nature et du monde spirituel, une âme ouverte à la poésie des mélodies populaires et une imagination féconde. Il confirma ses dons et sa science du contrepoint et des règles de l'harmonie dans des compositions de plus en plus nombreuses.

Sa bonne santé et un système nerveux fort bien équilibré lui permirent un travail intensif. Il se mit à composer des opérettes.

Il préparait chaque année avec ses élèves, pour la cérémonie des promotions de l'Ecole cantonale, un concert avec chants et morceaux d'orchestre, qu'il agrémentait d'une opérette. Mais le choix de ces petites pièces était difficile ; tantôt le texte en était quelconque, peu intéressant ; tantôt la musique en était insignifiante. Et ayant retenu, pour un de ces concerts, une certaine « Chasse de Henri IV », un acte, dont la petite intrigue et le texte lui plurent, il en refit toute la musique : une ouverture, des chœurs, des solos, un duo et toute la partition d'orchestre. Ce fut, cette année-là, un succès et une révélation, dont il fut chaudement félicité. Il se sentit encouragé dans cette voie. Il ne lui manquait plus que des livrets pour continuer. Il en quêtâ auprès de ses amis, qui durent s'improviser librettistes pour lui faire plaisir.

En 1907, il donna « Le Secret de l'oncle Pierre », deux actes ; texte d'Hippolyte Sautebin. Le sujet, pris dans la vie locale d'autrefois et dans l'histoire du vieux collège de Porrentruy, eut l'heur de plaire aux auditeurs, et, tout spécialement, la musique harmonieuse de Chappuis. Plus tard, le « Maître de danse », texte du Dr Paul Roches ; puis la « Fête au manoir ». En 1908, le « Festival » de la Fête cantonale de musique, déjà mentionné, en collaboration avec Juillerat, trois actes. Ensuite, « Reine des Bois », deux actes, texte de M. P. Calame, professeur ; « La Saint-Maïtchin », un acte, texte patois de M. Courbat, professeur ; « Rose d'Ajoie », trois actes, texte de M. le Dr P.-O. Bessire, 1928.

« Le Secret de l'oncle Pierre » fut représenté comme pièce officielle au 75<sup>me</sup> anniversaire de la fondation de l'Ecole cantonale. Il fut joué à Delémont par les élèves du collège ; à Moutier et à Tavannes par les élèves des écoles secondaires.

Le « Festival », de 1908 fut repris, avec quelques variantes, à Delémont, par les sociétés de la ville, pour la Fête cantonale de gymnastique, en 1924.

Louis Chappuis prit une grande part, en collaboration avec James Juillerat, à la cueillette et à la notation des « vieilles chan-

sons » populaires. Ils en publièrent un certain nombre de fascicules et en harmonisèrent plusieurs pour chœurs à trois ou quatre voix. On sait le succès qu'obtint auprès du public jurassien, comme dans toute la Suisse romande, ce réveil de la musique populaire, dont Juillerat devint, à un certain moment et jusqu'à sa mort, le très actif et enthousiaste propagateur.

Le talent unanimement reconnu et apprécié de Chappuis, sa grande probité artistique le firent appeler dans les jurys de nombreux concours de musique et de chant. A toutes les fêtes de l'Union des Chanteurs jurassiens, dans la plupart des fêtes de district, dans celles aussi des sociétés de Sainte-Cécile, on voyait notre ami, avec son grand brassard blanc aux franges d'or, assis sur la tribune du jury, le crayon à la main, en compagnie parfois de notabilités artistiques, telles que M. Troyon, directeur du Conservatoire de Lausanne, ou le grand maître Gustave Doret. Et très souvent, c'est à lui, en qualité de président, qu'incombait la tâche de rédiger le rapport adressé ensuite aux sociétés. A la Fête fédérale de chant de Lucerne, en 1925, il fit partie d'un des jurys, en même temps que James Juillerat, consécration officielle de leur compétence musicale à tous les deux.

Essayons de récapituler, année après année, dès 1896, toutes les formes de l'activité de Louis Chappuis, à côté de ses leçons à l'Ecole cantonale données sans un jour de maladie et de nombreuses leçons particulières (violon et piano), et nous serons stupéfaits de la somme énorme de travail que cela représentait pour lui. Et cependant, quoique toujours à la brèche, il ne se plaignait jamais, conservait un calme admirable, sauf parfois, en classe, dans ses leçons d'allemand, où ses élèves le mettaient de mauvaise humeur. C'est que, pour les jeunes Ajoulots, l'allemand n'a rien de folichon. Et aussi, quelle idée de donner à un musicien de l'allemand à enseigner !

S'il put suffire à un pareil labeur, c'est grâce à sa bonne constitution naturelle, mais aussi à la grande régularité de sa vie et au bon sommeil, profond et réparateur, de ses nuits. Il réalisait à la lettre le proverbe allemand : « Ein gutes Gewissen ist ein sanftes Ruhekissen. » Bon époux et bon père de famille, il aimait son foyer par-dessus tout. Et comme il s'y retrouvait avec délice, quand il en avait le temps ! Il s'intéressait de très près à l'éducation et aux études de ses cinq enfants, trois garçons et deux filles ; il eut la grande satisfaction de les voir tous les cinq particulièrement bien doués pour la musique ; il aurait pu, s'il en avait eu le loisir, former un orchestre avec sa famille. Quelles charmantes auditions nous aurions eues !

Il savait aussi se ménager des moments et des jours de détente.



Un genre de récréation qu'il aimait beaucoup était... le tir au flobert ! Chappuis, tireur ! lui, le soldat-trompette ! le musicien incarné ! On voit de ces contrastes dans la vie. Cela lui plaisait ! Et il était adroit. Il était fier de ses « cartons ». Il gagna plusieurs prix.

Mais les jours de vacance ou le dimanche, son plus grand bonheur était de se rendre en famille sur la montagne et de « pique-niquer » dans la forêt. Nul n'a joui davantage des charmes de la nature. Les beaux souvenirs que je garde de ces journées passées ensemble sur ces hauteurs avec nos familles ! Je le vois encore préparer le pot-au-feu ! Quel entrain il mettait d'abord à arranger le foyer, puis à installer la marmite ! Et pendant la cuisson, il tournait joyeusement autour, une louche à la main, surveillant l'opération et plongeant de temps en temps le dit engin dans le potage en ébullition. Les mamans étaient exclues de ces exercices culinaires. Malheur à elles si elles se risquaient trop près du cuisinier-chef ou si elles essayaient de donner des conseils ! C'était jour de repos pour elles ! Tant pis si le « rata » était un peu brûlé. Les plaisanteries et les rires n'en fusaient que mieux. Les enfants couraient, en une joute animée et joyeuse, parmi les arbres de la forêt, à la recherche du bois mort. Et comme on rentrait contents, reposés, en chantant, le soir, à la maison !

Pour ses villégiatures de vacances, il ne connaissait qu'un endroit capable de lui plaire et il n'alla jamais ailleurs : c'était son cher Mervelier ! Il aimait à s'y retrouver, comme autrefois, en toute simplicité, le cœur toujours jeune ; à revoir les sites aimés, le clocher de l'église ; à revivre dans la maison paternelle, à fraterniser avec ses amis d'enfance. C'était son bain de Jouvence, physique et moral. Il y puisait de nouvelles inspirations pour ses œuvres musicales. Avec quel attachement il en parlait, de son Mervelier ! Aussi son désir le plus ardent était-il d'y retourner, quand il prendrait sa retraite, pour y terminer ses jours. La Providence n'a pas consenti à ce qu'il y rentrât vivant. Il y est retourné cependant, mais dans un cercueil. Et il repose de son dernier sommeil à côté de son père, dans le cimetière du village.

Il avait trop présumé de ses forces. Son travail acharné, ininterrompu (on peut parler de surmenage) eut tout de même raison, trop tôt, hélas ! de sa vigueur naturelle. En juillet 1928, il ressentit les premiers effets d'un affaiblissement du cœur : rentrant un soir fort tard et très fatigué d'une répétition de l'opérette « Rose d'Ajoie », il se sentit brusquement pris d'un malaise : une crise cardiaque venait de se déclarer. Dès lors, il dut cesser tout travail et son état de faiblesse, malgré les bons soins dont il était entouré, s'aggrava de jour en jour. Il s'éteignit paisiblement le 19 juin 1929, à l'âge de 69 ans.

Il repose, selon son désir, au pied de son cher clocher ; ses mânes sont bercés par les harmonies des « cloches de son village », qui lui ont inspiré le plus mélodieux de ses chants :

*Compagnes du dernier voyage,  
Sonnez au funèbre convoi.  
Sonnez, cloches de mon village,  
Je vous entends, sonnez pour moi !*

Elles ont sonné pour lui, comme il le désirait, les cloches de Mervelier ; et en les entendant lancer par-dessus nos têtes leurs voix endeuillées, pendant que nous montions en cortège, derrière le cercueil, vers le cimetière, évoquant le visage familial de l'ami disparu, je ne pouvais, bien que j'eusse le cœur meurtri, me défendre contre l'obsession de la mélodie si émouvante du refrain qui chantait en moi :

*Sonnez, cloches de mon village,  
Je vous entends, sonnez pour moi !*

Veut-on connaître Chappuis tout entier, car l'homme, en lui, fut à la hauteur du musicien, il sied d'insister encore sur certains traits de son caractère.

Une droiture à toute épreuve, une franchise qui décelait la pureté de ses sentiments, une grande simplicité, une modestie foncière qui le portait toujours à s'effacer, une fois le but atteint, et à fuir les honneurs, ces qualités, il les pratiqua toute sa vie et cette dernière surtout, bien que les succès obtenus et la réputation acquise eussent pu lui inspirer quelque orgueil. Il ne prisait rien tant, après le travail, que l'intimité entre quelques amis éprouvés et la tranquillité du foyer, sans pose, sans étiquette fastidieuse. Mais ce qui, sous une écorce d'apparence un peu froide et réservée, le distinguait par-dessus tout, c'était une âme exquise de sensibilité et de délicatesse que savaient trouver et dont s'enchaient les intimes du maître aimé.

Il avait bon cœur, compatissait aux misères et aux souffrances des déshérités. Il donnait volontiers son obole à l'occasion et savait payer de sa personne, s'il fallait organiser des concerts ou des manifestations en faveur d'œuvres de charité. Les œuvres patriotiques le trouvaient de même toujours prêt à se dévouer avec enthousiasme, sans ménager ni son temps, ni ses peines. Chez lui, on se sentait tout de suite à la maison, tant il mettait de grâce simple et naturelle à vous recevoir.

Il était d'une fidélité inébranlable dans l'amitié. Mais son grand ami était le Maître divin ; sa foi profonde, sincère, sans affectation, conserva toujours à son être moral une haute spiritualité.

Il avait dans l'intimité une charmante bonhomie. Il appréciait la gaieté et savait lui-même plaisanter gentiment. Son rire était communicatif. Il fallait l'entendre conter lui-même certaines de ses petites aventures ; celle des œufs, par exemple, rapportée plus haut ; ou le chant de la « Marseillaise » à Iéna ; ou bien encore son arrestation comme espion en Alsace, où il s'était aventuré en touriste, au début de la Guerre de 1914, par des uhlans, qui ne le relâchèrent que convaincus par la candeur de ses réponses, mais non cependant sans l'avoir fait se déshabiller complètement de la tête au pied au corps de garde de Pfetterhausen.

Sa bonté native n'était pas de la faiblesse de caractère. Il savait, au besoin, défendre ses droits et soutenir son opinion. Et comme professeur et directeur de sociétés, il pouvait être énergique et sévère. Je me souviens, entre autre, que deux jours avant un concert de l'Orchestre, au cours d'une répétition générale, ayant fait des observations dont certains membres ne tinrent pas compte, il se fâcha tout de bon, disant qu'il ne s'occuperait plus de ce concert, et partit en claquant la porte. Nous en demeurâmes tout pantois et pensions qu'il reviendrait. Mais pas du tout. Nous rentrâmes à la maison, très soucieux du sort de notre concert, annoncé dans tous les journaux. Une délégation alla le trouver le lendemain pour lui présenter des excuses et le prier de nous reprendre pour une répétition le soir même. Ce à quoi il voulut bien consentir, mais en posant ses conditions.

Et il avait parfaitement raison. Un directeur de société de musique ou de chant doit jouir d'une autorité absolue, s'il veut obtenir de bons résultats. Il doit être exigeant et ne rien laisser passer. Les membres qui le trouvent trop sévère n'ont qu'à s'en aller et ne pas se mêler de faire de la musique.

D'autre part, Chappuis avait l'oreille très fine et dépitait immédiatement les notes fausses ou mal venues. On reprenait le passage suspect autant de fois qu'il fallait pour l'amener au point.

On travaillait avec plaisir sous sa direction, précisément parce qu'on se sentait entraîné par un guide sûr et qu'on avait conscience des progrès réalisés d'une année à l'autre.

Son prestige et son autorité étaient dus aussi à sa pratique de divers instruments de musique. Nous l'avons déjà dit, il était excellent organiste. Son jeu était sûr, bien lié, expressif. Dans les improvisations auxquelles il se livrait avec prédilection, il jouait des suites de motifs et de modulations d'une grande beauté, d'une sonorité magnifique, où l'on sentait vibrer toute son âme. On éprouvait une grande jouissance à l'entendre.

Il jouait très bien du piano et il cherchait et travaillait toutes ses compositions, assis devant son clavier. Il jouait aussi du violon,



du cello ; au besoin de la contrebasse. Les cuivres (piston, alto, baryton) lui étaient familiers.

Cette culture instrumentale si variée achève de montrer avec quel attrait, quelle force de volonté il s'est voué à la musique.

## B. SES OEUVRES

Il siérait de consacrer un chapitre assez étendu aux œuvres de Louis Chappuis. Ce que je compte faire ici, n'étant point critique d'art, c'est en somme un simple inventaire.

Il convient de classer ses œuvres — et je ne prends en considération que celles qui datent de son installation à Porrentruy — en :

- a) compositions vocales ;
- b) musique pour fanfare ;
- c) musique pour orchestre ;
- d) un paragraphe spécial consacré aux opérettes et au « Festival », relevant à la fois de la musique vocale et de la musique instrumentale.

Les manuscrits de toutes ces compositions se trouvent soigneusement classés chez M<sup>me</sup> veuve Louis Chappuis, à Mervelier.

### a) *Compositions vocales*

Les chants composés par lui sont au nombre d'une quarantaine, sans compter les petits airs du « Petit Chanteur ». Il en a composé pour ses élèves, pour différentes sociétés et pour ses manuels. Tous n'ont pas été imprimés.

Il a recueilli et noté beaucoup de nos « vieilles chansons » et il en a harmonisé une partie.

Lorsque le « Petit Chanteur », destiné aux classes inférieures parut en 1900, il fut salué avec satisfaction dans les milieux scolaires. Jusqu'alors on avait dans nos écoles les petits cahiers Weber, édités dans l'ancien canton et imposés au Jura, avec des textes français parfois assez mal adaptés aux mélodies.

Le « Petit Chanteur », avec ses nombreux chants, originaux pour la plupart, et son air avenant constituait un grand progrès. Quant aux exercices de solfège, on les considérait à ce moment-là comme nécessaires. Et il faut convenir que Chappuis les composa et les gradua avec une méthode éprouvée et sut les présenter d'une manière intuitive. Un exposé de la méthode, comprenant six pages, ouvrait le volume, et les exercices de solfège comptaient ensemble

une vingtaine de pages. La composition de ces exercices, ainsi que celle des chants, exigèrent du talent et beaucoup de besogne. Les airs étaient alertes, plaisants, simples pour la plupart. Les enfants les aimaient bien et les chantaient volontiers, même dans leurs jeux. Je pus le constater souvent chez moi et ailleurs.

« Notre Drapeau » était le manuel à l'usage des classes supérieures. Le titre, d'abord, et le choix des chants montrent le souci qu'avait eu l'auteur de donner à l'enseignement du chant une valeur éducative. Le « drapeau » est constitué par les mots imprimés en grands caractères au milieu du livre : « Dieu », p. 71 ; « Liberté », p. 72 ; « Patrie », p. 73.

Le volume s'ouvrait par un résumé de théorie musicale, destiné aux maîtres : quatorze pages. Les exercices de solfège disséminés le long de l'ouvrage occupaient environ vingt-cinq pages et étaient fort bien composés. Beaucoup de chants étaient d'auteurs allemands ou suisses alémaniques. Il faut dire qu'à ce moment-là, nous n'avions pas encore, en Suisse romande et dans le Jura, les beaux talents qui y sont éclos depuis. Chappuis avait arrangé tous les chants, à partir de la 7<sup>me</sup> année, pour trois voix égales.

Ceux qu'il a lui-même composés sont au nombre de douze. Je note tout spécialement : « Les Cloches de mon village » ; « Si j'étais petit oiseau » ; « Chez nous » et « Patrie, à toi mes amours ! » qui, à mon avis, sont très beaux, très mélodieux et bien harmonisés (modulations, mouvements contraires, emploi de la dominante de neuvième, etc.). Je regrette, pour le dire en passant, que ces quatre-là, au moins, ne figurent pas dans le nouveau recueil scolaire « Chantons », où le répertoire de Chappuis est vraiment réduit à la portion congrue.

Sans doute le « Petit Chanteur » et « Notre Drapeau » avaient fait leur temps. Ils avaient tenu l'affiche, si l'on peut dire, pendant un tiers de siècle, et c'est beaucoup. Mais l'auteur a-t-il mérité d'être en quelque sorte banni des nouveaux manuels de chant, et, par conséquent, de l'école jurassienne, qu'il a tant aimée et si bien servie ?

#### b) *Musique pour fanfare.*

Chappuis a composé beaucoup de marches et de pas redoublés ; par exemple pour l'inauguration du chemin de fer Porrentruy-Bonfol, pour la Fête cantonale de 1908, pour le bataillon 24 ; « Du Jura aux Balkans », composée en l'honneur de Mgr Hornstein, à l'occasion de son sacre en octobre 1896. Il est l'auteur aussi d'un intéressant pot-pourri d'airs jurassiens, joué très souvent dans les manifestations populaires.

Mais où il a réalisé un labeur énorme, c'est dans les arrangements de partitions (il en a fait pour beaucoup de sociétés). Dans sa collection de manuscrits, M<sup>me</sup> Chappuis en compte cinquante (marches, grandes valse, ouvertures, sélections d'opéras ou d'opérettes, etc.), tous écrits avec le plus grand soin. Chappuis était devenu particulièrement habile dans ce travail d'harmonisation, sachant donner à chaque pupitre la partie qui lui convenait, de façon que les accords prévus dans la partie directrice originale soient complets, qu'il n'y ait point de « creux ». Les pièces arrangées par lui sonnaient toujours pleinement, harmonieusement. C'est avec un de ces arrangements qu'il obtint le magnifique succès remporté à la Fête cantonale d'Interlaken. Beaucoup de dossiers manquent à la collection, les partitions directrices prêtées aux sociétés n'ayant point été rendues.

c) *Musique pour orchestre*

Il a composé aussi un pot-pourri d'airs populaires pour l'Orchestre de Porrentruy, réclamé souvent par le public. Il a fait également de nombreux arrangements.

Il a orchestré, et cela pendant plus de trente ans, tous les chœurs exécutés lors des cérémonies de promotions de l'Ecole cantonale, ceux-ci étant toujours chantés avec accompagnement d'orchestre.

d) *Opérettes et « Festival »*

C'est la partie la plus considérable des compositions originales de Louis Chappuis.

Il a fait la musique des sept opérettes mentionnées p. 32 et 33, comprenant en tout dix actes ; tous les chants : chœurs, soli, duos, quatuors ; toute la musique d'orchestre : ouvertures, partitions de piano et partitions de tous les groupes d'instruments : cordes, bois, cuivres, batterie, — sont de notre auteur.

Dans le « Secret de l'oncle Pierre », par exemple, il y a quatre chœurs, quatre soli, dont deux très longs, un long duo et un quatuor. L'ouverture, le chœur des écoliers, le solo de l'exilé, le chœur : « Bonne nuit ! », le chant des fileuses, le duo du père et de la mère, le chant de Waterloo et le chœur final sont d'une belle venue, variés et bien adaptés aux situations.

Dans « Reine des Bois », la musique était délicate, sans prétention, mais harmonieuse. Le chœur des gnomes, les chants de l'ermite et de la fée ont été spécialement applaudis.

Les cinq autres opérettes renferment des chœurs et des mélodies dans la même proportion.



Le « Festival » de la Fête de 1908 est la pièce maîtresse de l'œuvre de Louis Chappuis. La musique y a un caractère plus élevé, plus soutenu que dans les opérettes. L'entrée de l'avoyer, par exemple, est soulignée par un morceau solennel d'une belle envergure, qui fit grande impression. On compte dans les premier et troisième tableaux, mis en musique par Chappuis : huit chœurs, sept soli et un duo.

Toute cette musique représente sans contredit un ensemble imposant de créations originales, sorties d'une imagination féconde et réalisées par un travail fervent et habile, empreint d'une forte culture musicale. Elle renferme quelques petits chefs-d'œuvre, à mon avis, capables d'assurer la réputation d'un compositeur. Malheureusement tout est demeuré à l'état de manuscrits.

\* \* \*

Ce qui caractérise la musique de Chappuis, c'est à la fois le charme de la mélodie, d'un dessin original, plaisant, varié, et celui de l'harmonie, bien étoffée, riche en modulations, d'une sonorité agréable. Que d'airs qui vous chantent dans la tête dès que vous les avez entendus, qui s'imposent à votre mémoire, qui vous obsèdent. Et que de beaux accords bien remplis, bien coordonnés, dans ses chœurs et ses pièces de fanfare ou d'orchestre !

Sans doute ne faut-il pas chercher dans ses compositions, et pour cause ! les hardiesses, les dissonances du jazz « swing », les rythmes syncopés à outrance de la musique moderne, qui font le bonheur des snobs d'aujourd'hui. Sa technique est celle encore des classiques, dont il a été nourri, mais assouplie, rajeunie.

On se laisse charmer par cette musique douce, gracieuse, mais vive, énergique quand il le faut, qui plaît, qui parle à l'âme, qui émeut. Il s'en dégage par-dessus tout une fraîcheur, une poésie, qui sont la marque distinctive de la personnalité de Chappuis. C'est proprement l'expression d'une belle âme. Ici aussi, on peut dire que « le style, c'est l'homme ».

Il est légitime, selon moi, de considérer Louis Chappuis, avec Samuel Neuenschwander, son maître, comme un précurseur dans le Jura. Avant eux, on chantait, on jouait, il est vrai, mais à la bonne franquette, sans avoir dans les sociétés des directeurs spécialement préparés. Ils sont les premiers en date qui se soient affirmés comme musiciens de carrière, comme apôtres de l'art musical, par leurs dons naturels, leur solide préparation, leur enthousiasme, prêchant d'exemple par leur activité au sein des sociétés confiées à leur direction et formant des disciples par leur enseignement et leurs compositions, agissant aussi par leurs fonctions de membres de jurys.

En ce qui concerne Louis Chappuis plus particulièrement, ce qui fait notre estime et notre orgueil, c'est qu'il est un enfant authentique et complet du Jura, foncièrement Jurassien, Jurassien jusqu'aux moelles. Il est bien de chez nous par ses dons, par sa culture, par son caractère, par sa sensibilité. Il est un musicien du terroir ; sa musique est inspirée par notre sol, nos paysages, notre ambiance, notre âme. Le Jura ne l'oubliera pas.

*Hippolyte SAUTEBIN.*

Lausanne, 28 septembre 1942.